

Révolutions de Quinet

Sophie Guermès
Université de Bretagne occidentale

Je propose d'analyser brièvement les raisons pour lesquelles, selon les périodes, l'œuvre de Quinet a fait l'objet d'études, ou est tombée dans l'indifférence¹. Il a été constamment commenté de son vivant, y compris pendant son long exil. En 1874, tous les comptes rendus de *L'Esprit nouveau*, son dernier livre, le présentent comme un « homme illustre » ; les articles se multiplient, partout en France et dans plusieurs pays étrangers ; en février 1875, un mois avant sa mort, on compte déjà trois éditions de ce livre.

En 1888, il fait l'objet du dixième des *Portraits de maîtres* publiés par Emmanuel des Essarts² : treize ans après sa mort, sa gloire reste intacte. Hermione, sa deuxième femme, tout entière dévouée au souvenir de son mari, s'occupe de la publication des *Œuvres complètes* en 30 volumes chez Hachette ; elle a fait de Ferdinand Buisson et d'Henri Brisson ses exécuteurs testamentaires, et tous deux diffusent la pensée de Quinet. À la mort des représentants de cette génération, la mémoire de Quinet s'efface ; le livre d'Albert Valès³, en 1936, est le dernier à être consacré au penseur avant un sommeil de plus de quarante ans : la fin de la III^e République (république que Quinet avait contribué à mettre en place), toute la IV^e et les premières années de la V^e République constituent une période d'oubli, relatif ou total (en France – c'est moins vrai dans d'autres pays). Pierre Albouy y voyait en 1963 « la plus scandaleuse lacune de notre histoire littéraire du XIX^e siècle ».

Dès que Quinet a fait paraître ses premiers ouvrages, il a été lu et commenté. Goethe et Chateaubriand⁴ ont recommandé l'un et l'autre les travaux du jeune écrivain sur Herder. Pour ce qui est de la partie purement littéraire de l'œuvre (la poésie), de nombreuses études, allant essentiellement des années 1830 aux années

¹ Les marques d'oralité ont été conservées, puisque le texte mis en ligne est celui d'une communication.

² « Edgar Quinet » in Emmanuel des Essarts, *Portraits de maîtres*, Paris, Perrin et C^{ie}, 1891, pp. 235-289.

³ Albert Valès, *Edgar Quinet, sa vie, son œuvre*, Carrières-sous-Poissy, La Cause, 1936.

⁴ Chateaubriand, préface des *Études historiques* (1826) in *Œuvres complètes*, t. I, Lefèvre, 1836, pp. 228-229.

1860, montrent à la fois le retentissement qu'eut en son temps cette poésie, la variété de ceux qui s'y sont intéressés (spécialistes de littérature et d'histoire littéraire, comme Charles Magnin et Saint-René Taillandier, de philosophie, comme Félix Ravaisson⁵, d'histoire religieuse, comme Alexandre Vinet), la profondeur et parfois aussi la nouveauté de leur réflexion. À cet égard, il faut lire avec une attention particulière l'essai de Charles Magnin intitulé *De la nature du génie poétique*, composé à partir d'*Ahasvérus*. Cherbuliez, Fortoul, Laprade, Marmier, Montégut, Planche, Saint-Chéron écrivirent des articles admiratifs sur les épopées de Quinet⁶. La seule note discordante, dans ce concert de louanges, fut celle de Sainte-Beuve, qui fit un article critique sur *Napoléon*⁷. Je rappelle que Quinet a publié en 1834 *Ahasvérus* (en prose), en 1836 *Napoléon* (en vers), en 1838 *Prométhée* (en vers), puis vingt-deux ans plus tard, en 1860, *Merlin l'enchanteur* (en prose). Il a également écrit en exil le poème dramatique *Les Esclaves* (en 1853). Lamartine se serait exclamé, après la lecture d'*Ahasvérus* : « On nous broierait tous dans un mortier que nous ne fournirions pas la quantité de poésie qu'il y a dans cet homme »⁸. Maxime Du Camp prétend que Flaubert connaissait ce livre « par cœur » ; et qu'« il en était imprégné jusqu'à le reproduire » à son insu, dans *La Tentation de saint Antoine*⁹. Plus tard, Yves Bonnefoy, poursuivant sur ce point les travaux ébauchés par Margaret A. Clarke, a reconnu Quinet comme « l'un des deux maîtres de l'imagination intellectuelle de Rimbaud¹⁰ » (l'autre étant Michelet).

Poète célèbre en son temps, Quinet était aussi un professeur dont les cours au Collège de France étaient très suivis. Charles-Louis Chassin commence son livre *Edgar Quinet. Sa vie et son œuvre*, paru chez Pagnerre en 1859, en évoquant les cours au

⁵ Ravaisson et Quinet furent amis, partageant un intérêt commun pour la philosophie allemande contemporaine. Voir Pierre-Maxime Schuhl, *Lettres de Ravaisson, Quinet et Schelling*, in *Revue de métaphysique et de morale*, XLIII, n° 4, 1936, pp. 487-506.

⁶ J'en ai rassemblé un certain nombre dans *Edgar Quinet poète et théoricien de la poésie* (Honoré Champion, 2015). Voir aussi la bibliographie de cet ouvrage.

⁷ L'article parut dans la *Revue des deux mondes*. Sainte-Beuve et Quinet avaient été liés d'amitié au début des années 1830. Quinet écrit dans un manuscrit retrouvé par Willy Aeschmann (BnF, N.a.f 15526, f° 44) : « C'est Sainte-Beuve qui chercha à m'enrôler dans l'église saint-simoniennne. On avait déjà pris Jean Reynaud, Charton, mais l'on savait qu'ils ne m'auraient pas facilement. Sainte-Beuve vint un matin me prier de l'accompagner à la salle (Taibout ?). J'y trouvai tout le conclave : Enfantin, Rodrigues, Bazard, Michel Chevallier, enfin *tutti quanti*. » (cité in W. Aeschmann, *La Pensée d'Edgar Quinet*, Paris-Genève, Anthropos-Georg, 1986, p. 614).

⁸ Raymond Trousson cite ces propos dans *Le Thème de Prométhée dans la littérature européenne*, Genève, Droz, « Titre courant », 2001, p. 446).

⁹ Cité par Jean Seznec, *Les Sources de l'épisode des dieux dans La Tentation de saint Antoine (première version, 1849)*, Paris, Vrin, 1940, p. 13.

¹⁰ Yves Bonnefoy, *Rimbaud*, Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1961, p. 117. Margaret A. Clarke avait consacré une petite étude à l'influence de Quinet sur Rimbaud (*Rimbaud and Quinet*, Sydney, 1945), qu'elle n'avait malheureusement pas étayée sur des sources précises.

Collège de France des trois hommes dont une médaille offerte par des étudiants rassemble les trois profils avec la référence évangélique *Ut unum sint* : Quinet, Michelet, Mickiewicz. Il rappelle également la révolte de la jeunesse quand elle apprit la suspension du cours de Quinet. En voici un bref passage : « Tous les journaux libéraux s'en émurent, et la jeunesse prépara la manifestation de novembre 1845, qui sembla annoncer la révolution qui éclata un peu plus de deux ans après. Au jour dit, trois mille jeunes gens, assemblés sur la place de l'École de médecine et sur la place du Panthéon, se réunirent et se dirigèrent, en ordre et silencieusement, vers la demeure de M. Quinet¹¹. » Ils lui font part de leur protestation et de leur soutien. Quinet les remercie et leur demande de se disperser sans bruit et sans violence – ce qui n'empêche pas, peu après, des actes de répression de la part d'un gouvernement qui n'allait plus durer très longtemps, mais devait être remplacé par une dictature déguisée, après le bref intermède républicain. Quel professeur, à l'heure actuelle, susciterait de telles manifestations ? Si j'ai rappelé ce moment, c'est pour rappeler aussi ce que furent la notoriété et la popularité de Quinet, qu'on appelait alors, la presse du temps le signale, « le prophète ».

Les études les plus éclairantes sont souvent celles qui s'appuient sur l'ensemble de l'œuvre, une fois celle-ci achevée. Pour Quinet, celle qu'Émile Faguet fit paraître en 1898 – l'année de *J'Accuse !* – dans la deuxième livraison de *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, est particulièrement pertinente¹². Cette pertinence, je la souligne d'autant plus que ce critique ne partageait pas du tout l'idéologie de Quinet (il fut de droite, académicien, et antidreyfusard¹³). Faguet ne se choque pas des livres de Quinet contre les jésuites et l'ultramontanisme ; il met l'accent sur la préoccupation majeure de Quinet : « Jamais, depuis Bossuet, Dieu à travers l'histoire, ou bien plutôt l'histoire vue à travers Dieu, n'avait occupé, maîtrisé, possédé un esprit humain avec une telle puissance et une telle suite. »¹⁴ Le mérite de Faguet consiste à ne pas faire le contresens si fréquent selon lequel on voit en l'auteur d'*Abasvérus* un ennemi de la religion, un homme n'ayant vécu que pour la laïcité. Certes, Quinet n'a cessé de réclamer pour une séparation de l'Église et de l'État qui s'est réalisée trente ans après sa mort. Pour autant, on peut reprendre à son endroit

¹¹ Charles-Louis Chassin, *Edgar Quinet. Sa vie et son œuvre*, Pagnerre, 1859, p. 58.

¹² Émile Faguet, « Edgar Quinet », in *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 2^e série, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898, pp. 175-227.

¹³ On peut déduire des idées de Quinet le fait que, s'il avait vécu jusqu'à la fin du siècle, il se serait engagé en faveur de Dreyfus.

¹⁴ E. Faguet, *op. cit.*, p. 183. Faguet l'ignorait, mais Quinet avait projeté dans sa jeunesse, en 1826, un essai sur Bossuet (il avait commencé de lire son œuvre en 1822), dont les notes ont été retrouvées (Naf 20801, f^{os} 239-263) et commentées par Willy Aeschmann (*La Pensée d'Edgar Quinet, op. cit.*, p. 567-591 et 231-237).

les propos tenus par Mallarmé envisageant la fin des religions : « Considérons aussi que rien [...] ne se montrera exclusivement laïque, parce que ce mot n'élit pas précisément de sens¹⁵. » Quinet a combattu sans relâche la papauté de son temps (et des deux siècles précédents, à quelques exceptions près), ainsi que les jésuites ; mais il l'a fait précisément au nom de la fidélité à l'enseignement du Christ. Faguet est aussi le seul à avoir remarqué ce paradoxe pourtant si évident – le fait qu'Edgar Quinet, n'ayant quasiment vécu que pour la religion, s'adressait exclusivement à des laïcs. Faguet invite à « remarquer combien est curieux le cas d'un homme du XIX^e siècle en qui la pensée religieuse, en qui l'idée de Dieu est le fond et comme le tout, qui est comme constitué de religion ainsi que le serait un ascète indien, un chrétien du IV^e siècle ou un janséniste du XVII^e », et qui écrit « au milieu de philosophes et d'esprits libres [...], c'est à un public essentiellement laïque qu'il s'adresse ; lui-même se croit parfaitement libre penseur, et, dans le sens vrai du mot, il l'est ; et c'est l'esprit le plus foncièrement, le plus pleinement, le plus invinciblement mystique qui puisse être, jusque-là que la vision en Dieu n'est plus chez lui une théorie, mais est bien autre chose, une habitude, et une fatalité de son intelligence. » Quinet n'aboutit pas à l'idée de Dieu ; il « en part ; elle est son principe, elle est au commencement de tout raisonnement qu'il fait, et de toute idée, quelle qu'elle soit, qu'il puisse avoir. »¹⁶ Faguet définit très justement Quinet comme un « chrétien libre »¹⁷. Et l'on tient peut-être la première raison pour laquelle Quinet va, non seulement traverser le désert, mais errer, tel son Ahasvérus dans la vallée de Josaphat : ne faisant partie d'aucune chapelle, il paie cher son indépendance.

Cinq ans plus tard, en 1903, Péguy rend hommage à Quinet dans un numéro spécial des *Cahiers de la Quinzaine* pour le centenaire de sa naissance, avec notamment des articles d'Henry Michel, Gabriel Trarieux, Daniel Halévy, et Albert Valès. Celui-ci était professeur d'histoire au lycée Henri IV. C'est lui qui hérita du monumental *Mémorial* d'exil, écrit par Hermione ; il le légua à la Bibliothèque nationale de France. Et, comme je l'ai rappelé, il fit paraître l'autre grande étude sur Quinet, *Edgar Quinet, sa vie, son œuvre*, en 1936, soixante-dix-sept ans après le livre de Chassin, et avec une vue sur l'ensemble de la vie et de l'œuvre autorisée par la mort de Quinet soixante et un an auparavant. À la même époque, Jean Boudout, qui devait léguer à l'université de Nice un important fonds Quinet, dont les lettres à Alfred Dumesnil, rédigea aussi

¹⁵ Stéphane Mallarmé, « Offices », *Divagations*, in *Œuvres complètes*, t. II, éd. Bertrand Marchal, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2003, p. 244.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 188-189.

¹⁷ *Ibid.*, p. 190.

quelques articles, et préparait une thèse que la guerre l'empêcha de mener à bien. Il devint inspecteur général de l'instruction publique. Enfin, toujours en 1936, Henri Tronchon, auteur de la *Fortune intellectuelle de Herder en France* (paru en 1920), publia *Le jeune Edgar Quinet, ou l'aventure d'un enthousiaste. Allemagne, France, Angleterre*.

Les atrocités de la Seconde Guerre mondiale, puis le partage du monde en deux idéologies antithétiques mais également sans nuances achevèrent de tuer cette « conscience humaine » si ardemment défendue par Quinet. On aurait pu reprendre sa critique de la servitude en France ou en Italie pour l'étendre et l'appliquer au monde recomposé ; il n'en a rien été. Plus surprenant encore : sa pensée de la Révolution, l'une des plus fortes qui soient, n'a pas trouvé d'échos chez les penseurs français, venus d'horizons divers, qui à leur tour ont analysé cet événement : Jules Monnerot, Jacques Ellul, André Gorz. Martin Malia, Américain, est le seul à le citer dans son *Histoire des révolutions*¹⁸. Cela ne signifie pas pour autant la diffusion de Quinet outre-Atlantique : Hannah Arendt, Allemande émigrée aux États-Unis, ne le nomme jamais dans son *Essai sur la Révolution*, alors que Louis Blanc, par exemple, figure dans la bibliographie de ce livre. C'est sans doute la surprise la plus grande que j'ai eue, en étudiant la réception de Quinet. Toutefois, en lisant l'ouvrage d'Olivier Bétourné et Aglaia I. Hartig *Penser l'histoire de la Révolution*, j'ai découvert que les auteurs avaient, bien avant moi (le livre a été publié en 1989), décelé une proximité de pensée entre Quinet et Arendt, au point de leur consacrer tout un chapitre. « Edgar Quinet, Hannah Arendt : deux esprits libres, provocants, sans concession pour les facilités du jour. [...] Arendt ne semble pas avoir lu Quinet : aucun renvoi explicite sous sa plume, pas une référence en note. Sans le savoir, elle renoue pourtant avec sa problématique, en lui donnant un prolongement nouveau, et d'une remarquable fécondité.

Nous avons souhaité consacrer les dernières pages de cet essai aux travaux d'Edgar Quinet et de Hannah Arendt car les questions qu'ils posent, la passion libertaire qui les anime, ont ouvert des voies de recherche encore trop peu explorées.

Jusqu'à Quinet, les historiens ont *raconté* la Révolution. L'exilé introduit le *questionnement* historique. Toutes sortes de problèmes nouveaux en surgissent. »¹⁹

¹⁸ La traduction française a été publiée aux éditions du Seuil dans la collection « Points-Histoire » en 2010.

¹⁹ Olivier Bétourné et Aglaia I. Hartig, « Edgar Quinet et Hannah Arendt : retour au politique », in *Penser l'histoire de la Révolution. Deux siècles de passion française*, La Découverte, 1989, pp. 203-204. Le chapitre se poursuit jusqu'à la page 216.

L'article de Simone Bernard-Griffiths « Le dossier Quinet », paru en 1972, fait le point sur la place de Quinet dans les études littéraires depuis les années 50, et j'y renvoie pour le détail²⁰, ainsi qu'à la bibliographie établie par Ceri Crossley une dizaine d'années plus tard²¹ : on constate en les lisant que les travaux ne sont pas inexistant, mais qu'ils restent peu nombreux et peu diffusés²² ; et aucune étude d'ensemble ne se profile alors – c'est encore vrai aujourd'hui, malgré l'incontestable renouveau des études quinétiennes, lent mais continu depuis une trentaine d'années. Personne n'a cherché à dégager les grands principes de sa pensée ; mais la difficulté est aussi d'ordre stylistique, si l'on en croit Madeleine David, qui écrivait en 1953 : « Il est délicat de dire à quel point l'écrivain fut poète et orateur ; et dans quelle mesure il voulut être en même temps historien, dans l'acception moderne du mot. L'indécision qui, à cet égard, ressort de tant de ses pages, est souvent, pour nous, déconcertante. »²³

Claude Lefort, dans sa préface à la réédition de la *Révolution*, en 1987, a rappelé l'« audience considérable » dont Quinet avait bénéficié. Il a été « présenté par la presse » de son temps « comme le maître à penser de la jeunesse contemporaine ». Mais Lefort ne pense pas qu'il séduisait d'abord par sa liberté d'esprit : on admirait plutôt sa fécondité, son éloquence, et son courage. « Avant de tomber dans l'oubli », il a été « célébré comme le pionnier de la république et de l'enseignement laïques et l'instigateur de la séparation de l'Église et de l'État²⁴. » Cet oubli, il l'explique par l'originalité de la pensée de Quinet, et son anticonformisme : on n'a pas pu le classer, ce qui le rendait difficilement récupérable. « Une fois bien établie la tradition républicaine, la figure du pionnier de la laïcité perd de son attrait ; l'excentricité du critique de toutes les idoles n'est pas faite pour plaire, sans doute, à droite, à gauche et au centre... Peut-être doit-on même juger que le silence fait alors sur Quinet est mieux en consonance avec l'originalité de son œuvre que sa première célébrité. Mais encore voudrait-on – certains signes récents le font espérer – que cette originalité vienne à triompher du silence²⁵. » Ces signes, à l'époque où Claude Lefort écrit cette

²⁰ Simone Bernard-Griffiths, « Le dossier Quinet », *Romantisme*, 2/5, 1972, pp. 126-135.

²¹ Ceri Crossley, *Edgar Quinet (1803-1875). A Study on Romantic Thought*, French Forum Publishers, Lexington, Kentucky, 1983, pp. 129-149.

²² Par exemple, l'étude de Georgette Vabre-Pradal *Mythe du juif errant dans la pensée d'Edgar Quinet*, parue chez Nizet en 1961, reste d'autant plus confidentielle que son auteur a enseigné aux États-Unis et non en France.

²³ Madeleine David, « Edgar Quinet et l'histoire des religions », *Revue de l'histoire des religions*, t. 144, n° 2, 1953, pp. 151-171.

²⁴ Claude Lefort, préface à Edgar Quinet, *La Révolution*, Belin, 1987, p. 30 pour les deux citations.

²⁵ *Ibid.*, p. 18. Lefort écrit p. 16 que ce qui fait de Quinet « un penseur inclassable, c'est, jointe à une conception intransigeante du civisme républicain, son aversion pour toute forme d'idolâtrie » (*cf.* encore p. 17). Deux ans plus tard, O. Bétourné et Aglaïa I. Hartig partagent son avis lorsqu'ils brossent le portrait de Quinet : « Trop subversif. [...] Trop subversif, décidément. » (*Penser l'histoire de la Révolution, op. cit.*, p. 203).

préface, se sont en effet multipliés, depuis le milieu des années 70. Il a fallu attendre la célébration du centenaire de la mort de Quinet, en 1975, pour que celui-ci ressorte quelque peu de l'ombre, grâce à deux chercheurs littéraires, puis à un historien. Paul Viallaneix et Simone Bernard-Griffiths ont organisé, en 1975, un grand colloque international, dont les actes ont été publiés aux Presses de l'université de Clermont-Ferrand sous le titre *Edgar Quinet, ce juif errant*. Ce volume de référence rassemble vingt articles sur l'œuvre littéraire mais aussi la pensée historique, politique et religieuse de Quinet. Trois ans plus tard, Ceri Crossley soutient une thèse qui paraîtra en 1983 sous le titre *Edgar Quinet (1803-1875). A Study on Romantic Thought* (il a écrit sa thèse en anglais mais publié aussi de nombreux et intéressants articles en français). En 1984, Patrice Vermeren préface *Le Christianisme et la révolution française* pour Fayard. En 1986 paraît l'étude monumentale de Willy Aeschmann *La Pensée d'Edgar Quinet*, fondée sur de multiples documents inédits. Aeschmann a contribué à faire venir à la Bibliothèque nationale de France une partie des manuscrits qui n'y étaient pas encore. La même année, François Furet publie *La Gauche et la Révolution au milieu du XIX^e siècle. Edgar Quinet et la question du jacobinisme, 1865-1870*. « Nous n'hésitons pas à proclamer l'ouvrage de Quinet le plus beau livre de philosophie historique produit par le XIX^e siècle. », écrivait cent ans auparavant E. Des Essarts à propos de la *Révolution*, tout en rappelant les divisions qu'il avait suscitées ; François Furet a restitué toutes les minutes de ce « procès ». Ce regain d'intérêt ne s'est pas démenti, tant du côté des littéraires que des philosophes et des historiens. Du côté des littéraires, Simone Bernard-Griffiths a soutenu en 1987 sous la direction de Paul Viallaneix sa thèse *Merlin romantique. Essai sur le mythe de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet*, publiée aux éditions Champion sous le titre : *Le mythe romantique de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet*. Elle a également consacré à Quinet plus de cinquante articles, édité en 1972 *Histoire de mes idées* (Flammarion), puis de 1995 à 2008, les quatre volumes des lettres de Quinet à sa mère (1808-1847 ; Champion). Elle a aussi assuré, avec Ceri Crossley, la partie Quinet-Michelet de la correspondance de Michelet éditée par Louis Le Guillou (Champion).

L'année où Simone Bernard-Griffiths a publié le dernier volume des lettres d'Edgar à Eugénie Quinet, j'ai moi-même commencé à travailler sur l'ensemble de l'œuvre, traitant le fonds du Lycée Quinet à Paris, puis créant à l'Item, en 2010, un séminaire Quinet qui a lieu à l'ENS Ulm. Il accueille depuis six ans des chercheurs français et étrangers travaillant sur l'œuvre de Quinet selon plusieurs perspectives : génétique – c'est la mission de l'Item –, poétique, religieuse, historique, la philosophie (entre autres les rapports avec l'idéalisme allemand) étant encore peu représentée. Le colloque « Edgar Quinet, une conscience européenne », qui aura lieu

les 28 et 29 mars 2017 à la Fondation Singer-Polignac, sera l'occasion d'approfondir le dialogue entre des chercheurs venus d'horizons divers, et accueillera des philosophes, aux côtés d'historiens et de littéraires.

Des penseurs (Pierre Penisson, Jean-Michel Rey) et des historiens (Michel Winock, Pierre Serna) ont pris la relève de Claude Lefort et de François Furet. Tous ont fait redécouvrir la pensée républicaine de Quinet et sa critique de la Terreur, si souvent mal comprise. Claude Lefort avait montré que, dans son analyse de la Révolution, Quinet se distinguait de Guizot et de Thierry, mais aussi de Blanc, de Buchez, d'Esquiros ; qu'il était en harmonie sur certains points avec Tocqueville, mais aussi en désaccord sur d'autres – c'est aussi vrai pour ce qui concerne Michelet. Lefort décelait en revanche l'influence de Ballanche, celui-ci ayant été « le premier à concevoir la Révolution française comme l'accomplissement du christianisme²⁶ ». Mais il faut ajouter que pour Quinet il y a loin de la tentative à l'accomplissement, la Terreur étant radicalement opposée à l'esprit du christianisme, et un certain nombre de ses protagonistes, au premier rang desquels Robespierre, ayant maintenu le peuple dans la servitude. Ce sont ces nuances dans l'inventaire qui ont sans doute brouillé la réception de Quinet. Du côté des historiens, Michel Winock lui a consacré un chapitre de son livre *Les Voix de la liberté, les écrivains engagés du XIX^e siècle*, en 2001, et Pierre Serna, en 2005, a écrit un chapitre de la *République des girouettes. 1789-1815 et au-delà*, relatif à sa pensée politique visant précisément à éviter l'instabilité, la versatilité. Un certain nombre de publications non spécifiquement littéraires et historiques ont également vu le jour : Daniel Lindenberg a préfacé en 2001 *L'Enseignement du peuple* (Hachette, Pluriel) ; Roland Monnet, l'année du bicentenaire de la naissance de Quinet, en 2003, a publié *De la modernité d'Edgar Quinet* ; Thibaud Colin, en 2007 *Laïcité ou religion nouvelle ? L'institution du politique chez Edgar Quinet* ; Jean-Michel Rey a préfacé longuement *Philosophie de l'Histoire de France* (Payot 2009). Ainsi, à une période où il est urgent de repenser notre héritage et nos institutions, penseurs et historiens invitent régulièrement à relire Quinet et à méditer une pensée qu'ils estiment encore féconde par sa lucidité à l'égard de l'histoire de la France, et par son exigence éthique.

²⁶ Claude Lefort, *op. cit.*, p. 14.